

III

LE BOUDDHISME EN CHINE

Durant les dix siècles qui suivirent la mort du Bouddha, un grand nombre de missionnaires entreprirent de diffuser le Dharma dans les pays voisins de l'Inde: Ceylan, la Birmanie, le Siam, l'Indochine, en un mot, l'ensemble des pays du sud-est asiatique. Une poignée d'entre eux dirigea son effort vers le nord-est, essentiellement vers la Chine, du moins au début.

Le climat culturel chinois était alors aussi différent que possible de celui de l'Inde. Il n'était pas question de religion organisée au sens où nous entendons ce terme. Depuis le Vème siècle avant J.C. la Chine vivait sous l'emprise de ce que l'on pourrait appeler une morale d'état: la pensée de Kong tseu, dit Confucius.

Ce qui, du reste, n'empêchait nullement les Chinois de vénérer, à titre personnel, les représentants de taoïsme, de tenir pour sacré l'antique livre des Mutations (Yi-King), de s'occuper également beaucoup de Mo-Tseu, élève de Confucius... dont la philosophie s'opposait complètement de celle de son maître.

Bref, la Chine était un creuset dans lequel des dizaines d'écoles de pensée pouvaient coexister - et coexistaient en fait. L'apparition du bouddhisme n'étonna personne. Il y eut, au départ, divers courants bouddhistes qui firent souche, si l'on peut dire, en Chine.

L'école de Méditation (Dhyana) est celle qui nous intéresse, mais elle n'est pas, loin de là, la première à s'être introduite dans l'Empire du Milieu.

Pendant plusieurs siècles, le bouddhisme, en tant que doctrine étrangère, avait été proscrit par l'état chinois⁽¹⁵⁾. Lorsque l'interdit fut levé, il semble que la première école bouddhiste ait été d'origine iranienne: ce fût le culte d'Amitaba, c'est à dire, pratiquement, le culte des Bodhisattva. Il est impossible d'imaginer deux écoles bouddhistes plus dissemblables que ces deux écoles-là.

Avant que la Dhyana, devenu le Tchan, se fut, en quelque sorte, imprégné de philosophie taoïste, l'état d'esprit de ses membres différait déjà fondamentalement de celui des tenants de Amitaba.

Les premiers, malgré des appels intermittents à des notions "magiques"⁽¹⁷⁾, demeuraient essentiellement fidèles au caractère agnostique du Bouddhisme primitif. Chez eux, nul intérêt pour "l'atman", ni pour le karman en tant que processus de transmigration, rien, en fait, de sentimental dans les rapports de l'adepte de la Dhyana avec le créateur du système appelé "Darhma" ni avec qui ou quoi que ce soit.

Cette "sécheresse" le rapprochera très vite des philosophes taoïstes dont le moins que l'on puisse dire est qu'ils ne péchaient pas par excès d'effusions.

C'est surtout cette donnée qui rebutaient les fidèles d'Amitaba: on ne distinguait guère chez les gens de la Dhyana ce côté "Amour de toutes les créatures" qui caractérisait le Bouddhisme du Bouddha.

Inversement, la Dhyana reprochait aux gens du culte d'Amitaba non pas leur sentimentalité mais bien ce qui, en fait, était leur raison d'être: le culte, précisément, du "Bouddha de Charité", avatar supposé du Bouddha historique, mais avatar précédant la naissance du Bouddha.

La Dhyana tenait pour nulle et non avenue la réalité des bodhisattva: comme l'on sait, le bodhisattva est supposé être un personnage ayant atteint la sainteté suprême mais refusant "d'entrer en nirvana tant que toutes les créatures du monde n'y seront pas entrées"...

La Dhyana tenait toute l'affaire pour absurdité pure: "le nirvana n'est pas un lieu: c'est un état d'esprit. Dès lors, quelle influence peut avoir un état d'esprit, quel qu'il soit, sur l'ensemble des créatures?" Les Bodhisattva, selon la Dhyana, auraient été de parfaits imbéciles s'ils avaient existé. Comme ils n'existaient pas, c'étaient leurs sectateurs qui faisaient preuve de sottise.

Bien des anecdotes caractérisent les démêlées de la Dhyana, devenue le Tchan, avec leurs frères, sinon ennemis, du moins peu amis.

Il y a, par exemple, l'historiette d'un supposé pré-bouddha qui, dans une vie antérieure, aurait été un lièvre! Et ce lièvre, déjà touché par l'esprit d'Amour, se serait volontairement jeté dans la marmite d'un brahmane misérable et mourant de faim, lui assurant ainsi un repas. "Très amusant, s'esclaffaient les tenants de la Dhyana-Tchan. L'ennui est que, comme chacun sait, les brahmanes sont exclusivement végétariens. Tout brahmane digne de ce nom préférerait cent fois mourir de faim que de manger de la viande. Donc, la fin de votre lièvre-bouddha peut se résumer en trois mots: un suicide idiot!"

Il y avait aussi l'histoire célèbre de ce prince indien dont le nom s'est perdu (ce qui est bien dommage). Il poussait, ce prince, la vertu de non-violence jusqu'à ses plus extrêmes limites.

Un voisin agressif ayant décidé d'envahir la principauté, notre homme recommanda à ses troupes de laisser passer l'envahisseur sans faire un seul geste de menace. Par la suite, le dit envahisseur exigea tout le numéraire du pays et reçu aussitôt satisfaction. Puis il réclama pour esclave toute la population, y compris la famille de notre prince et le prince lui-même. Lequel accepta tout, sans discuter.

Bien entendu, il finit misérablement, poignardé par un de ses ex-sujets, moins enclin que lui à la non-violence à tout prix. Ce curieux prince faisait l'admiration des gens d'Amitaba qui voyaient en lui, sinon un bodhisattva, du moins un arhant, c'est à dire un saint. Pour les adeptes du Tchan, ex-Dhyana, c'était un fou dangereux...

En fait, toutes ces arguties étaient peu importantes et les bouddhistes chinois, de quelque bord qu'ils soient, n'oubliaient jamais la parole du Maître:

"Ne croyez jamais ce que l'on vous dit sans preuve. Soyez votre propre flambeau et votre propre refuge".

Si un certain type de bouddhiste devait, pour suivre la voie, accepter une idée que le Tchan tenait pour fausse, cela pouvait être accepté puisque des résultats positifs étaient atteints.

Cette façon de voir aurait rebuté des Occidentaux, mais pas des Chinois. Dans leur pays, on tenait pour complémentaires - par exemple - les thèses de Confucius et de Lao Tseu, que les Occidentaux auraient trouvées contradictoires. A notre époque, il semble que l'Occident accepte mieux ce type de raisonnement: après tout, la science occidentale admet parfaitement le caractère à la fois corpusculaire et ondulatoire de la lumière...

IV

L'ECOLE DE MEDITATION

Si l'école Tchan s'est acquis le titre "d'Ecole de méditation", c'est parce que, plus que toute autre, elle a fait de la "Méditation sur les Quatre Etablissements de l'Attention", du Satipatthana, la base inébranlable de son enseignement⁽¹⁸⁾. Cette base est LA voie montrée par le Bouddha pour atteindre LE but: le nirvana, la destruction de l'illusion d'être un ego stable et permanent.

Car le but du "Satipatthana" et, à la vérité, de toute action bouddhique, c'est cela: l'extinction, ou nirvana. Non pas l'extinction du "moi", qui n'a aucune existence, mais celle de l'illusion d'être un "moi"⁽¹⁹⁾...

La personne qui se livre à l'expérience du Satipatthana "version Tchan", du Vème siècle au Xème siècle de notre ère, doit le faire "sans relâchement". Ainsi dit la règle. La première et la deuxième phase se présentent ainsi:

PREMIERE PHASE.

Chaque jour, de son réveil jusqu'au moment de la soirée où elle s'endort, cette personne surveille, "sans relâchement" ses propres gestes et aussi ses propres paroles.

Les gestes familiers sont généralement inconscients. Ils s'agit de les rendre conscients, rien d'autre. Pas question de les "nommer". De dire, par exemple, mentalement: je fais ceci ou cela. Non. Il s'agit simplement de "sentir" les mouvements du corps, des bras, des jambes, de la tête. Il s'agit de sentir comment tout cela se meut. Comment, séparément ou ensemble, tous les éléments du corps se déplacent.

Comprenez bien: le pratiquant du Satipatthana n'a nullement l'intention de se rendre maître de ses gestes, de ses mouvements. Il ne prétend pas remplacer les automatismes et les réflexes par des actes volontaires. Il se contente d'observer et rien de plus⁽²⁰⁾.

Il en est de même pour la parole: Là non plus il ne s'agit pas le moins du monde de "s'écouter parler" au sens populaire du terme. Beaucoup de gens le font qui n'ont rien de pratiquants du Satipatthana. Il s'agit d'entendre ses propres paroles telles "qu'on" les prononce, sans essayer d'y rien changer, d'y rien corriger.

Bien entendu, lorsqu'on "s'entend soi-même" on est frappé par les tics de langage, par tous ces mots superflus du genre "bien sûr!", "et bien!", "c'est ça!", etc... Le pratiquant du satipatthana continue à prononcer les mêmes paroles inutiles. Il continue à parler "comme une pie abat les noix" et ne s'en inquiète pas. Ce dont il se préoccupe, c'est de bien "entendre" les mots qu'il prononce lui-même.

Et quotidiennement, sans tenir compte des "sept jours" du Bouddha, il continue ainsi...

Dans la première phase: observation du corps, il faut faire une place à part à l'observation de la respiration. Le Bouddha avait fait ainsi. A la vérité, il avait même privilégié l'observation de la respiration en citant assez longuement et en premier lieu un exercice respiratoire consistant justement en cela.

A l'époque dont nous parlons, les adeptes du Tchan n'avaient pas jugé bon de traiter cet acte à part: ils se contentaient de "sentir" leur respiration durant les moments où ils n'avaient pas d'activité physique particulière, le soir, après le coucher, par exemple⁽²¹⁾...

DEUXIEME PHASE.

La deuxième phase du Satipatthana consiste à prendre conscience des sensations physiques⁽²²⁾. Parmi "les sensations", il faut entendre, évidemment, tout ce qui est du domaine des six sens: tout ce qui est vu, entendu, touché, par les mains ou toute autre partie du corps, senti grâce à l'odorat, goûté par les papilles gustatives ou enfin (sixième sens bouddhique) - et c'est là, de beaucoup, le plus difficile - "ressenti par l'esprit".

Il n'est pas malaisé de comprendre ce que veut dire voir, écouter, toucher, sentir ou goûter. Par contre, comprendre ce que veut dire "ressentir par l'esprit" est différent.

Nous avons dit qu'il n'était pas demandé à l'adepte de noter ce qu'il ressentait (en ce qui concerne les gestes) mais seulement de les ressentir. En ce qui concerne le sens "esprit", c'est la même chose.

Supposons que vous voyiez un objet quelconque: il vous faut "SAVOIR" que vous le voyiez.

De même si vous entendez un bruit, il vous faut "SAVOIR" que vous l'entendez.

Ce faisant, dans le cas de l'objet, vous avez perçu avec un sens (les yeux) et vous savez qu'il s'agit des yeux.

Et d'autre part, SANS RIEN NOTER, vous devez avoir la SENSATION que votre esprit a perçu également l'objet.

De même pour le bruit entendu: vous percevez par le sens de l'ouïe le bruit en question et en même temps vous avez la SENSATION de percevoir "en esprit" ce même bruit.

En d'autres termes, on peut considérer que ce sixième sens bouddhique est un renforcement des cinq autres sens.

Les sensation dites "physiques" (bien qu'incluant les "sensations de l'esprit") sont, bien entendu, de trois sortes: agréables, désagréables ou neutres. Il est évident que les sensations désagréables sont les plus faciles à percevoir: si la sensation est agréable, le mental se perd dans l'agrément, et si la sensation est neutre on n'y prête pas attention.

Ceci posé, il faut comprendre que, là aussi, il n'était nullement question de noter, mentalement: telle sensation agréable, désagréable ou neutre est ressentie... Non, il faut ressentir, prendre conscience du fait que l'on ressent et passer outre.

Liée à l'observation des gestes et des paroles, cette troisième "contemplation" (c'est le terme utilisé par le Bouddha: contemplation des sensations) aboutira à un résultat étonnant:

Peu à peu (et ceci avec simplement l'attention aux gestes, aux paroles, aux sensations, sans même aborder les éléments "moraux" du Satipatthana dont nous ferons état plus loin) peu à peu, donc, s'installe en cette personne quelque chose de particulier. Progressivement, sa relation avec la vie de tous les jours se transforme.

L'observation incessante de tous les mouvements physiques, des paroles prononcées, des sensations, finit par créer en elle l'impression d'une sorte de danse. Plus exactement: l'impression de pratiquer "à longueur de vie" une gymnastique douce du genre Tai Chi Chuan.

S'ajoutant à cela, la surveillance constante de la parole "libre", non contrôlée, contribue aussi à l'installation, chez l'intéressé, d'une sensation globale extrêmement curieuse que l'on ne pourrait mieux définir que par le mot de Rimbaud: "Je" est un autre...

La vie qu'observe l'adepte du Tchan pratiquant le Satipatthana est une vie autre, non la sienne. Et, petit à petit, vient se loger en cet adepte la conviction inébranlable que "là, il y a de la vie, mais ce n'est pas ma vie. Il y a de l'action, mais ce n'est pas mon action. Il y a de la pensée, mais ce n'est pas ma pensée..."

L'être observé est une sorte de marionnette, ni sympathique, ni antipathique; indifférente, ce qu'explique parfaitement la thèse des cinq agrégats expliquée par le Maître. Evidemment, cette thèse est assez simpliste. Il n'en reste pas moins qu'elle est fondamentalement exacte. Ainsi le ressent l'adepte du Satipatthana qui approche de l'Eveil.

Par l'observation permanente des gestes et des paroles, il tend, chaque nuit, non pas à contrôler ses rêves (il ne contrôle RIEN)⁽²³⁾, mais à se rendre compte du fait que ce sont des rêves. Il est rare que l'homme ordinaire sache qu'il rêve lors de ses expériences oniriques. Cela arrive, mais rarement, et ce genre de chose, généralement, se produit peu de temps avant le réveil. Rien de semblable chez l'adepte du Satipatthana: chaque songe suit son cours normal, ne s'interrompt pas prématurément et le rêveur sait qu'il n'est rien d'autre qu'un spectateur, parfois, également, un acteur du rêve, mais un acteur qui est avant tout "voyeur" et qui ne se sent nullement concerné par les événements ou les pseudo-événements en cours.

Il va de soi que ce genre d'expériences renforce encore, si faire se peut, la "dépersonnalisation"...

Avant d'aller plus loin, un mot au sujet de cette "dépersonnalisation".

Il est bien évident que le mot n'a pas bonne presse dans la culture occidentale. En Occident, il serait plutôt question de renforcer l'individualité. Tout ce qui est négatif est honni. On parle d'actes positifs, de pensée positive.

De même que la philosophie occidentale est, dit-on, un commentaire de la pensée de Platon et cela depuis plus de vingt siècles, la psychologie occidentale semble bien être un commentaire de la pensée de Freud, même chez les adversaires de celui-ci.

Quoi qu'il en soit, la pensée orientale se situe tout à l'opposé. La pensée dite négative y est à l'honneur et les Saints-Sages de l'hindouisme, du taoïsme ou du bouddhisme recherchent avant tout l'anéantissement du "moi", but "négatif" s'il en est...

Notons toutefois que, chez nous, des gens comme le père de l'Europe, Bernard de Clairveaux, ou Jean de la Croix (l'homme de la Nuit obscure) ou encore François d'Assise, poursuivaient exactement ce même but quoique dans un contexte différent⁽²⁴⁾.

Mais revenons à notre pratiquant du Satipatthana tel qu'il était il y a des siècles. Sa pratique produisait un autre effet mental et de la conjonction de ces effets allait naître l'Eveil, l'Illumination.

Signalons avant d'aborder ce nouveau thème un détail qui a son importance et qui se rapporte du reste, dans une certaine mesure, au thème en question: la "dépersonnalisation" qui se manifeste possède, en quelque sorte, un caractère rétroactif. "On" se sent "dépersonnalisé" depuis des années. Si bizarre que cela puisse paraître, "on", n'a nullement l'impression que cette disparition de l'ego vient de se produire, mais bien qu'elle existe, en effet, depuis toujours.

Nous savons qu'il est très difficile de comprendre ce que nous venons d'exprimer, mais il nous a été impossible de trouver d'autres mots. le langage humain n'est guère favorable au bon usage du paradoxe...

Venons-en maintenant à ce "nouveau thème" dont nous parlions plus haut. Essayons de l'exprimer le plus simplement possible: pour l'homme non-éveillé, la vie a l'apparence d'un film. Il y a un début et une fin, rarement heureuse, contrairement aux films du cinématographe. Pour l'éveillé, la vie apparaît comme un ensemble d'hologrammes se présentant ENSEMBLE et non dans un ordre chronologique comme le ferait un film de cinéma. Comment cela se fait-il? Il semble que...

...le pratiquant du Satipatthana - s'efforçant de vivre "au présent", sur le mince fil du rasoir de "l'instant qui passe" - provoque une sorte de "refoulement"⁽²⁵⁾.

L'homme ordinaire vit très peu au présent, quoi qu'il en pense. Bien sûr, simplement pour exister, une certaine attention "au présent" est indispensable. Mais elle demeure très faible, très irrégulière. Tout geste "au présent", qu'il soit conscient ou inconscient, est dicté par les expériences passées et chaque geste "au présent" - déjà chargé de "passé" - est exécuté en vue du "temps à venir".

Disons que dans la pensée de l'homme ordinaire, on peut trouver quelque soixante pour cent de souvenirs-aboutissant-à-une-action, trente pour cent de supputation-visant-l'avenir; le reste étant "attention au présent".

Le but du futur tchen jen, inatteignable évidemment, était de consacrer cent pour cent de son attention à l'observation de "l'instant présent". Ce faisant, il refoulait tout au fond de son "inconscient" (pour employer une expression des psychologues occidentaux; en Asie on parle de "l'intelligence du corps") des pulsions vers l'avenir, et surtout, d'innombrables réminiscences du passé.

Ces réminiscences, comme, à un moindre degré, ces pulsions, produisaient dans l'inconscient une sorte de mutation qui aboutissait à une négation pure et simple du "temps qui passe". Dès lors, l'Eveil POUVAIT se produire: le tchen jen était un humain qui n'existait plus en tant qu'individu dans un univers où le temps n'existait pas (et aussi l'espace, dont nous parlerons plus loin). Le choc mental était formidable, l'Illumination instantanée.

Il est certain qu'il était et reste préférable que la dépersonnalisation précède la découverte du néant temporel. L'intemporalité n'est pas quelque chose que puisse accepter l'humain ordinaire, l'humain "de tous les jours".

Imaginez un instant que, tel que vous êtes à l'heure actuelle, un magicien vous propose de recommencer votre vie TELLE QUE VOUS L'AVEZ VECUE...

Bien entendu, il ne s'agit de rien de tel. ce qui est vécu l'est, une bonne fois pour toutes, ce qui doit être vécu, "à l'avenir" (un avenir pour vous contingent) est, en fait, lui aussi déjà vécu une bonne fois pour toutes. (Notons en passant que l'on ne peut pas évoquer valablement ce "genre de choses" car le langage humain, écrit ou parlé, n'est propre à décrire que des situations chronologiquement définies. des faits "dans le temps qui passe", avec passé et futur, commencement et fin).

En vérité, il ne s'agit nullement de recommencer quoi que ce soit. Mais l'être humain "non-éveillé" peut en effet comprendre que les choses se passent ainsi, en un éternellement recommencement. Dès lors, songez-y, quelle horrible situation!... Condamné, tel Sysiphe, à refaire mille et mille fois les mêmes gestes, à recommencer des milliards et des milliards de fois les mêmes erreurs!

Telle vous apparaîtrait la situation si un magicien bienveillant(?) vous proposait de "remettre ça"...

C'est ici le moment de nous remémorer l'adage: ce qui fait l'horreur de l'homme ordinaire fait la joie de l'humain libéré...

Surtout, n'allez pas croire que le tchen jen chinois, l'humain "éveillé" du Tchan, soit partisan d'une de ces ascèses masochistes qu'affectionnaient dans la chrétienté antique les célèbres "Pères du Désert", stylistes et autres jeûneurs, saints personnages qui martyrisaient leur corps pour la plus grande gloire de Dieu et le salut de leur âme.

Le tchen jen tchaniste, héritier, certes, de la tradition bouddhiste mais aussi, à parts égales, de celle, assez hédoniste, du Tao, n'avait nullement de telles ambitions. Il aspirait seulement à percevoir, selon la parole du Maître, le "nirvana dans le samsara", c'est à dire la sereine réalité derrière la décevante illusion. Et il y parvenait fort bien... Mais avant de décrire, dans la mesure du possible, ce que "percevait" le tchen jen, voyons un peu ce qu'il en serait du point de vue de l'homme ordinaire ayant accepté la proposition du magicien, et donc aux prises avec cette vie éternellement revécue.

Très peu de personnes au déclin de leur existence regardent avec satisfaction les années écoulées. Trop d'erreurs ont été commises au cours de n'importe quelle vie humaine pour qu'il y ait entière satisfaction. Mais, si l'on y réfléchit un peu, au début de cette vie, rien, absolument rien, bien au contraire, ne permettait de prévoir qu'il en serait ainsi. Tout être jeune, d'une façon générale, aspire à affronter une existence qu'il espère souriante. Tout être jeune est prêt à aborder une vie qui, objectivement, ne sera jamais entièrement bonne ni entièrement mauvaise. L'aptitude au bonheur ne dépend nullement de circonstances fastes ou néfastes mais, pour une bonne part, du caractère et du tempérament de la personne concernée. On sait des gens qui "ont tout pour être heureux" et qui sombrent dans la dépression et d'autres qui ne sont pas trop mécontent de leur sort alors qu'il est, ce sort, assez épouvantable... du point de vue de l'homme ordinaire... Et de toute façon, le magicien aurait certainement ajouté l'oubli à sa proposition de vie revécue.

Du point de vue du tchen jen, la vie, toute vie, celle de n'importe qui, est prodigieusement intéressante. Ce qui ne signifie pas qu'elle est bonne ou heureuse. "Je vous souhaite, disait un Chinois antique à son ennemi, de vivre à une époque intéressante"⁽²⁶⁾. Mais, agréable ou non, toute vie est un spectacle de grande valeur aussi bien sur le plan esthétique que sur le plan moral. Ceci pour un humain, répétons-le, qui n'a plus de "moi". Autrement dit qui est - un peu - acteur et beaucoup spectateur de sa propre vie et de celle des autres. A tout moment, dans n'importe quelle existence, il se passe vraiment des choses passionnantes pour un observateur impartial parce qu'extérieur. Ou mieux: pour une observation non personnalisée.

Quelles choses passionnantes? Mais, par exemple, comme le disait un ancien moine tchan, ceci: "oh! merveille! (disait-il), je fend du bois et je tire l'eau du puits". La "vie vécue" sans un "moi" est source perpétuelle d'émerveillement. Le moindre détail vu ou entendu, le moindre souffle de vent, la moindre action si infime soit-elle sont ressenties comme d'immenses bonheurs. Il y a sentiment d'euphorie permanente non pas celle de l'hébéphrène mais celle de qui "n'est plus rien et qui est tout" selon une formule consacrée, mais véridique... Dans tout acte, dans tout phénomène, celui qui voit au-delà du présent et au-delà de l'illusion trouve un sujet de bonheur.

Et signalons tout de suite que le tchen jen, quoique intérieurement euphorique n'a nullement le faciès "ravagé par l'extase" des saints médiévaux de vitrail. Il reste efficace ou le devient encore davantage dans son action quotidienne... Comme l'étaient les véritables saints du Christianisme: Bernard de Clairvaux ou Jean de la Croix.

Mais notre description de ce que l'on pourrait appeler le "phénomène d'éveil" n'est pas terminée. Nous avons montré que, pour l'humain se libérant soudain, la notion de temps se modifiait totalement. il en est de même pour la notion d'espace⁽²⁷⁾.

"Aucun homme n'est une île", a dit, à peu près, le mystique John Donne. Certes, mais dans la pratique tout se passe comme si chaque humain était, non seulement une île mais aussi le centre de l'univers. Les religions, dans leur ensemble, combattent cette tendance, pernicieuse à l'espèce.

Pour l'humain qui s'éveille, la phrase du poète prend, d'un seul coup, toute sa valeur: dans la réalité, l'homme est non seulement lié à ses semblables mais il l'est tout autant au monde actuel, passé et futur. L'éveillé comprend soudain pleinement que rien de ce qui l'entoure ne lui est étranger. Il n'y a plus de sujet et d'objet mais une observation s'observant elle-même.

Voyez l'eau qui borde la plage. A quel endroit précis peut-on dire: ici, il y a l'eau et là de la terre? L'eau ne se retrouve-t-elle pas dans le sable et le sable lui-même dans la mer?

L'arbre enfonce ses racines dans l'humus du sol. Où, exactement, commence et finit la racine de l'arbre?

Et l'arbre lui-même, dans les hauteurs, est-on bien sûr qu'il se termine avec la dernière branche? Quelque chose qui est l'arbre encore ne s'exsude-t-il pas du feuillage s'élançant vers le ciel?

De même, tout homme est le produit des gènes de ses ascendants mais il n'est pas uniquement cela. Il est aussi le produit de ce qu'il ingère soit comme nourriture physique, soit comme nourriture de l'esprit.

Quand un homme a un ami, il est, on le comprend aisément, influencé par cet ami. Il est "l'homme + son ami". Mais un ennemi l'influencera tout autant. A tel point qu'il est bien connu que deux armées qui se combattent longtemps tendent à se ressembler.

TOUT ce qui nous entoure participe de nous-mêmes et réciproquement.

Ce qui ne signifie nullement, bien entendu, que tout est susceptible de tout remplacer. Mais nous sommes, tous, autant que nous sommes, un peu faits des autres hommes, des animaux qui nous servent ou que nous mangeons, des plantes qui nous entourent.

Nous sommes UN avec la planète toute entière, UN avec l'univers.

Cela, le nouveau tchen jen le SENT parfaitement de même qu'il sent l'unicité temporelle. Il va de soi que le nouvel éveillé pourra difficilement, dans ces conditions, ne pas se "comporter honorablement".

C'est pour cela, parce que, dans cette perspective, cela devenait inutile, que le Tchan a peu tenu compte dans sa version du Satipatthana des éléments "moraux" de la méthode.

Puisque, pratiquée comme il convenait, la simple "observation physique" débouchait sur une attitude de bienveillance à l'égard de "toutes les créatures", il devenait à peu près inutile de s'occuper des éléments dits "moraux". De plus, l'influence taoïste joua un rôle dans cette relative abstention.

Le taoïsme a eu une influence non négligeable dans l'évolution du bouddhisme chinois et singulièrement dans celle du Tchan. C'est surtout dans le domaine de la morale que cette influence s'est faite sentir.

Ce qui différenciait le plus bouddhisme et taoïsme était, aux origines, la morale. Certes, les anciens philosophes du Tao étaient des gens moraux, mais pas selon la conception indienne. Sur certains plans, Chinois et Indiens ont toujours beaucoup différé.

Ainsi, la grande idée du Bouddha, l'Amour Universel, fut-elle considérée avec quelque défiance par les gens du Tchan, héritiers, pour moitié, de la philosophie du Yin et du Yang⁽²⁸⁾.

Pour les taoïstes, on le sait, aimer l'humanité, à plus forte raison l'univers entier, représentait quelque chose de saugrenu. Adeptes du Wou-Wei (le fameux "laisser faire")⁽²⁹⁾, les taoïstes se méfiaient comme la peste de toute sentimentalité leur paraissant excessive. Pour eux, le souverain bien consistait à ne pas faire de mal à autrui... Quand à faire le bien, c'était une autre histoire. Ils ne connaissaient pas le proverbe français qui dit que l'enfer est pavé de bonnes intentions, mais, dans la pratique, leur conduite dans la vie pouvait en faire douter: il existe dans la littérature taoïste une foule d'anecdotes mettant en scène tel nigaud au grand coeur provoquant par sa bonté intempestive plus de catastrophes que ne pourrait le faire un méchant confirmé. Du reste, le diable taoïste, Kong-Kong, est renommé pour sa redoutable bienfaisance⁽³⁰⁾.

Ayant constaté, à la suite du Bouddha, que le Satipatthana constituait bien le "coeur de la méthode bouddhiste" et ayant décidé d'en pratiquer les phases, les maîtres Xi-tchan du Vème siècle se demandèrent si, oui ou non, les "éléments moraux" de la méthode avaient une importance réelle sur le plan pratique et, en bon demi-taoïstes, décidèrent que l'on "verrait bien". On vit en effet qu'ils étaient à peu près superflus...

Outre les éléments moraux du Satipatthana, quelque chose d'autre fut négligé par les tchanistes, un élément purement folklorique: la contemplation dans les cimetières. Peut-être un peu parce que le tempérament chinois se complaisait moins dans le morbide, mais aussi et surtout pour des raisons purement pratiques: aux Indes, il était aisé de trouver des charniers⁽³¹⁾. Les défunts étaient, en principe, incinérés ou livrés aux vautours. Il n'était donc pas nécessaire de faire de gros efforts pour voir des cadavres à différents stades de corruption. En Chine, par contre, tout comme dans l'Occident actuel, le défunt était porté en terre et il aurait été fort mal vu de témoigner quelque curiosité à son égard.